

L'Amérique et ses Indésirables

Georges Privet

Numéro 74, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Privet, G. (2018). Compte rendu de [L'Amérique et ses Indésirables]. *L'Inconvénient*, (74), 68–70.

L'AMÉRIQUE ET SES INDÉSIRABLES

Georges Privet

Vous ne connaissez probablement pas le film *The Purge*. Ni ses suites, *The Purge: Anarchy* et *The Purge: Election Year*. Ni même l'antépisode de la série, *The First Purge*, qui est sorti sur nos écrans cet été.

Vous ne les connaissez probablement pas même si ces quatre films ont rapporté près de trois cents millions de dollars de recettes aux États-Unis, car ils appartiennent à un genre (le film d'horreur à petit budget) qui a la réputation d'être assez peu fréquentable, et dont on ne parle habituellement pas dans des revues comme celle-ci.

Or, ces quatre films de série B (ou même de série C, car on parle vraiment ici de petits films fauchés, à l'allure affreuse, sale et méchante) forment peut-être le portrait le plus cru, le plus direct et le plus terrifiant de l'évolution de l'Amérique au cours des dix dernières années.

Conçue par le scénariste et réalisateur James DeMonaco, cette série de quatre

films réalisée en six ans, qui se déclinera bientôt en une minisérie télé de dix épisodes, repose sur une prémisse d'une simplicité étonnante : dans un proche avenir, le gouvernement américain décide de régler ses problèmes socioéconomiques en instaurant, une fois par année et pour une durée de douze heures, une période de violence légalisée où tous les crimes (y compris le meurtre) sont permis. L'idée étant – officiellement, du moins – que cette explosion de violence collective « purge » les pulsions criminelles de la population pour le reste de l'année. Officieusement, la « purge » a aussi – et surtout – l'avantage de permettre aux riches, mieux équipés et protégés, d'exterminer les pauvres ; aux Blancs, soutenus par le gouvernement, de s'attaquer impunément aux Noirs ; et aux jeunes, essentiels à la survie de l'État, d'éliminer les vieux. Bref, elle offre à l'Amérique une occasion en or de se débarrasser chaque année de ses « indésirables ».

Vite propulsée au rang de fête

nationale, la « purge » est à la fois une célébration apocalyptique des lois du darwinisme socioéconomique, un carnaval obscène qui sert de génocide annuel et une sorte d'Halloween ultraviolente révélant la face cachée de l'Amérique.

L'une des forces de la série est d'ailleurs la manière dont elle utilise le côté monstrueusement grand-guignolesque de l'événement pour y réunir tout ce que l'Amérique compte d'images cauchemardesques : des costumes inspirés de ceux du Ku Klux Klan aux drapeaux américains inversés en flammes, en passant par les clowns monstrueux aux couleurs confédérées et les symboles des néonazis américains. Autant d'éléments qui font que l'esthétique *trash* de ces films s'avère étonnamment provocante et perturbante.

Si l'idée qui se trouve derrière la série pouvait sembler grotesque quand elle est née il y a six ans, force est d'admettre qu'elle paraît un peu moins inconcevable depuis quelque temps. Et

l'un de ses aspects les plus intéressants est que son évolution reflète celle des États-Unis durant la même époque.

En 2013, le premier film de la série, tout simplement intitulé *The Purge*, racontait l'histoire d'une famille aisée dont le père (Ethan Hawke) s'enrichissait à vendre des systèmes de sécurité censés protéger les riches des soirées de « purge » annuelles. Mais lorsqu'il choisissait d'aider un Noir perdu dans sa jolie banlieue, il faisait face à son tour à la violence de ses voisins, bien décidés à le forcer à choisir entre sa volonté d'aider autrui et sa capacité à défendre leur quartier des étrangers.

The Purge: Anarchy, sorti en 2014, élargissait le propos en passant de la banlieue à la ville et en approfondissant la guerre des classes, tout en montrant les premiers signes d'opposition au régime. La « purge » annuelle gagnait clairement en popularité, mais on voyait aussi une rébellion s'organiser et elle était menée par des Noirs (seules figures positives et militantes de la série). La participation active du gouvernement à l'élimination des minorités visibles devenait de plus en plus évidente et commençait à soulever une opposition organisée au sein même du gouvernement.

Par une étrange coïncidence, *The Purge: Election Year* (dont l'accroche publicitaire était – croyez-le ou non – « *Make America Great* ») prenait l'affiche en 2016, quelques mois avant l'élection de Donald Trump, et mettait en scène une campagne électorale où une candidate à la présidence (démocrate et blonde) devait survivre à une soirée de « purge » si elle voulait pouvoir réaliser sa promesse de mettre fin à ce rituel barbare. La « purge » annuelle commençait alors à attirer des touristes étrangers, tout en demeurant un phénomène spécifiquement américain.

Ce qui nous amène au tout dernier film de la série, *The First Purge*, sorti le 4 juillet dernier (à temps pour la fête nationale), un antépisode qui vient expliquer a posteriori la mise en place de la « purge » dans un futur proche de notre présent.

Pourquoi ce retour en arrière ?

Peut-être pour montrer à quel point la série est devenue actuelle.



Certes, sa charge est souvent lourde, maladroite et opportuniste. Mais elle témoigne néanmoins d'une conscience politique de la réalité étatsunienne qu'on peine à trouver dans le reste du cinéma américain d'aujourd'hui. Et si son portrait d'une Amérique divisée, au bord d'une nouvelle guerre civile, pouvait jadis sembler caricatural, ce portrait paraît moins fantaisiste dans un monde où la caricature est désormais au pouvoir.

Depuis l'élection de Trump, et sans doute stimulés par sa rhétorique souvent incendiaire, les suprémacistes blancs sont revenus d'entre les morts, multipliant les parades sur les campus universitaires, les fusillades dans des écoles et les attaques plus ou moins directes contre les médias officiels. Certaines zones urbaines (comme le sud de Chicago) sont maintenant officiellement décrites par le président comme des « zones de guerre », où il menace d'« envoyer les troupes ». Et les enjeux soulevés par les trois précédents films de la série (l'influence du lobby des armes à feu, la militarisation de la police, la montée de l'extrême-droite, le racisme systémique, etc.) semblent désormais occuper une place quotidienne dans la couverture surréaliste des travaux de l'administration Trump.

Dans un tel contexte, l'antépisode *The First Purge* prend un peu la forme d'un *making of* décrivant le contexte qui a permis la naissance de cette chasse aux dissidents.

Nous sommes donc transportés cette fois dans un avenir virtuellement semblable à notre présent. Un regroupement (soutenu

par la National Rifle Association) nommé Les Nouveaux Pères fondateurs prend le pouvoir et s'attaque à la hausse des statistiques en matière de crimes violents. Son projet : tester l'idée de la « purge » dans une zone clairement délimitée – Staten Island, à New York. Un quartier insulaire multiethnique mais majoritairement noir, dont les habitants recevront la somme de cinq mille dollars s'ils acceptent de participer à l'« expérience ». Une somme rondelette que le gouvernement récupèrera éventuellement en économies de pensions de toutes sortes et qui permettra de filtrer les « indésirables »...

Plus ouvertement engagé que les volets précédents, ce quatrième film (le premier à être réalisé par un Afro-Américain) se veut une sorte de chaînon manquant entre la série cauchemardesque décrivant l'avenir des États-Unis et le présent où l'on voit se mettre en place tous les indices du monde à venir. Le scénario exploite habilement les thèmes du moment (la peur des immigrants, l'isolationnisme croissant, l'effritement des libertés civiques, la guerre de plus en plus ouverte contre les médias) et on y voit les signes d'une république fasciste en devenir. La mise en scène amplifie autant que possible les échos entre cette fiction et notre réalité (jusqu'à proposer un sosie de Sean Spicer pour incarner le secrétaire de presse du président), et la distribution composée d'interprètes peu connus vient ajouter un certain réalisme à l'ensemble (qui tient plus, esthétiquement, du documentaire filmé à l'arraché que du luxueux *blockbuster*



hollywoodien).

Tout au long du film, des scènes-chocs viennent brouiller les frontières entre la réalité et la fiction : un massacre dans une église noire ; une armée de membres du Klan paradant dans les rues ; un peloton de flics blancs laissant une série de cadavres noirs sur un terrain de baseball. Mêlant actualité récente et cinéma de genre, *The First Purge* est incontestablement un film d'exploitation, mais un film d'exploitation qui montre tout aussi incontestablement une face cachée de notre époque, soigneusement délaissée par un cinéma *mainstream* occupé à glorifier des surhommes censés sauver l'humanité.

The Purge nous offre plutôt le reflet troublant de notre époque, avec ses théoriciens de tout poil jouant les apprentis sorciers, ses *spin doctors* déformant allègrement la réalité, ses « expériences sociales » qui virent rapidement au cauchemar et son flou grandissant opposant journalisme et *fake news*.

Les premiers mois de l'administration Trump avaient amené de nombreux lecteurs à faire des comparaisons justifiées avec 1984.

Mais le livre d'Orwell dépeignait un régime trop logique et trop ordonné pour évoquer vraiment celui qui sévit présentement aux États-Unis. En cela, comme en plusieurs autres aspects, le monde absurde de *The Purge* semble plus près de notre réalité.

Si les précédents films de la série flirtaient parfois avec l'idée que les Américains pouvaient éprouver l'envie de libérer leurs démons en adoptant spontanément l'idée de la « purge », le nouveau film se donne la peine de nier expressément cette théorie en montrant les habitants de Staten Island se servir de l'événement pour fêter au lieu de s'entretuer. Ce qui amène le gouvernement à dépêcher subrepticement des ex-militaires afin d'aider l'« expérience » à « fonctionner » conformément à ses attentes.

The First Purge est aussi cru et peu subtil que ses prédécesseurs. Mais si l'ère Trump nous a appris une chose, c'est que la subtilité n'est pas la réponse à tout. Primaire et transparente, cette série semble être la réponse parfaite à une époque de politiques tout aussi primaires et transparentes ; une série de films cauchemardesques où les rêves politiques d'une certaine droite

trouvent leur reflet déformé dans un monde où les riches tuent littéralement les pauvres avec la bénédiction de l'État.

Cet antépisode en forme de retour aux sources nous laisse d'ailleurs sur une question troublante : l'univers de *The Purge* a-t-il été revu pour ressembler un peu plus à notre monde, ou notre monde s'est-il dangereusement rapproché de celui de *The Purge* ? Difficile à dire...

Ce qui est certain, en revanche, c'est que le simple fait de se poser la question en dit long sur l'état du monde en ce moment.

La saga créée par James DeMonaco peut s'enorgueillir d'être la seule série d'horreur à devenir un peu plus crédible avec chaque nouveau film. Or, que peut-on dire de notre réalité quand elle commence à ressembler à une série apparemment inépuisable de films d'horreur, qui semblent se rapprocher de nous un peu plus chaque jour ? ■